

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE, BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.



Roubaix, 21 mai 1864.

BULLETIN.

La Correspondance générale de Londres dit que la France et l'Angleterre veulent le maintien des traités de 1852. La Suède et la Russie sont restées complètement en dehors de la discussion; la France a été plus chaleureuse que l'Angleterre lors de la discussion du principe de l'intégrité danoise.

On s'attend à une prolongation de la suspension d'armes par suite de l'arrivée à Paris de M. de Beust, représentant de la Diète germanique.

L'Indépendance belge résume en ces termes la situation :

L'attitude de la presse et du Parlement britannique à l'égard des puissances allemandes auraient inspiré à celles-ci l'idée de demander la translation de la conférence à Bruxelles, Londres ne pouvant plus être considéré comme un terrain neutre. C'est la Gazette autrichienne qui publie cette nouvelle, qui n'est peut-être que l'écho de simples observations.

Si les membres de la conférence se sont promis le secret sur leurs délibérations et s'ils le gardent rigoureusement, les cabinets ne paraissent pas se croire tentés à une discrétion aussi absolue. La Gazette de l'Allemagne du Nord publie, en effet, les dernières instructions transmises, sous la date du 15 mai, à M. le comte de Bernstoff par M. le ministre des affaires étrangères de la Prusse. Cette pièce détermine d'une façon exacte l'attitude que le plénipotentiaire prussien a dû prendre dans la réunion du 17. M. de Bismark y déclare formellement que le gouvernement du Roi se considère comme délié de toutes les obligations qu'on pourrait être tenté de déduire du traité de 1852, — comme parfaitement libre, par conséquent, de chercher une combinaison nouvelle en dehors de cet acte international. S'expliquant ensuite sur la contradiction que cette déclaration semble impliquer avec la teneur de sa dépêche du 31

Janvier dernier, il précise la portée qu'il faut attribuer à celle-ci, en disant qu'elle s'est bornée à reconnaître la nécessité d'une entente avec les autres puissances européennes pour modifier un acte européen. La mission même et la compétence de la conférence lui semblent absolument restreintes dans cette limite.

Nous ne faisons, pour le moment, qu'indiquer le sens de la dépêche prussienne, tel qu'il nous est connu par une courte analyse télégraphique. Pour apprécier un document de cette importance, et pour en juger exactement la signification, il faut évidemment en avoir le texte sous les yeux.

Il circule à Londres des bruits très graves au sujet de l'Amérique. L'anxiété des partisans des Etats du Nord est fort grande; les dernières nouvelles parlent d'une augmentation considérable de l'armée des confédérés. En résumé, l'infériorité du Nord est généralement considérée dans un sens favorable à la paix.

J. REBOUX.

On lit dans le Moniteur :

La santé du Saint-Père s'améliore rapidement. Les derniers bulletins de Rome, qui datent du 14, annoncent que Sa Sainteté se dispose à reprendre ses réceptions ordinaires.

Les nouvelles de la santé du roi de Wurtemberg sont également satisfaisantes. Sa Majesté a pu sortir en voiture, et, malgré son état de faiblesse générale, les médecins considèrent le malade comme entré en convalescence.

Les autorités turques viennent de donner des ordres pour la démolition immédiate des blockhaus de Montenegro. Cette mesure, depuis longtemps annoncée exercera certainement une salutaire influence sur la tranquillité du pays, où la conservation des blockhaus a été souvent une cause de difficultés et de désordres.

Il n'est plus question, ni à Rome ni à Turin, de la tentative révolutionnaire que Garibaldi se proposait, disait-on, d'effectuer à son retour d'Angleterre. Le « héros » de Marsala a réfléchi qu'il aurait affaire, lui et ses amis, aux soldats français. Il a renvoyé son dessein aux calendes jacobines

et socialistes. Lui voilà du temps devant lui et de la sécurité.

Quant à la situation du pays et des Etats pontificaux, nous empruntons les détails qu'on va lire à une correspondance de Rome :

« La santé du Saint-Père s'améliore de jour en jour; il a manifesté l'intention d'assister à la procession de la fête Dieu; mais peut-être les médecins le lui défendront-ils.

« Le gouvernement pontifical, d'accord avec le général français, depuis toute l'activité possible contre les brigands napolitains. Il empêche qu'ils ne pénètrent dans l'intérieur des Etats romains, et à l'intérieur, il arrête ceux qui voudraient passer dans le royaume de Naples. »

On écrit de Berlin :

« L'ajournement de la conférence, au 28 courant, a produit une grande sensation dans notre monde politique. Les uns inclinent à croire que ce délai a été accordé aux puissances allemandes afin qu'elles formulent leur programme. Mais il est plus probable qu'il faut l'attribuer à l'impossibilité où se trouve la conférence d'établir une base des négociations qui soit acceptée par les puissances belligères. L'Angleterre, le Danemark et la Suède ont déclaré itérativement qu'ils ne pouvaient traiter que sur la base du protocole de Londres de 1852.

« La Prusse et l'Autriche (jocosa) pouvoir vous garantir ce fait) viennent de déclarer que pour elles le traité de Londres de 1852 n'existe plus. Le plénipotentiaire de la Diète ne l'a jamais reconnu.

« La France et la Russie, par des motifs forts différents sans doute, se sont jusqu'ici renfermés dans une réserve qui leur permet de reconnaître le fait accompli.

« Telle est, si je ne m'abuse, la position respective des représentants des puissances à la conférence. Quoi de plus naturel que d'ajourner les discussions infructueuses et de laisser à la diplomatie ordinaire la tâche de préparer une base, sur laquelle les négociations de paix pourront être reprises avec quelque chance de succès !

« Dans le dernier conseil des ministres, la décision a été prise de renvoyer dans leurs foyers les réserves de la 2^e, 3^e et 4^e corps d'armée, ainsi que celles de la première année de la garde et de les y laisser jusqu'au 12 juin, jour où expire la suspension d'armes. Dans cette décision on a voulu voir un symptôme de paix. Je crois, pour ma part, que la question financière

est pour beaucoup. Grâce à cette résolution, le ministre de la guerre économise la solde et les frais d'entretien des réserves pour un espace de trois semaines à peu près, et les hommes qui forment la réserve peuvent rentrer chez eux dans un moment où les travaux ruraux pressent le plus. »

On écrit de Londres :

« Il s'est opéré un grand changement dans l'esprit public, bien qu'il ne soit indiqué ni par le ton de la presse périodique ni par les cours des fonds publics. Mais dans les cercles du commerce et parmi les habitués des clubs, on paraît avoir, aujourd'hui, moins de confiance qu'il y a deux jours dans le maintien de la paix. La Prusse paraît être décidée à continuer la guerre, coûte que coûte; elle se plaît à traiter les Duchés en pays conquis et son attitude vis-à-vis de l'Angleterre est presque celle du défi. Les ministres de la reine comprennent toute la gravité de la situation. L'escadre du canal est toute prête et des préparatifs de guerre se poursuivent sans bruit.

« L'obstacle à la guerre est la très gracieuse majesté de la reine Victoria. Le roi Guillaume de Prusse, qui le sait et qui y compte, n'apprendra qu'au dernier moment qu'en Angleterre il faut compter, outre la reine, avec le Parlement et le peuple. La Reine tient seule pour l'Allemagne; les autres pouvoirs de l'Etat sont pour le Danemark.

« En présence de toutes ces complications, le maintien de la paix européenne devient plus problématique que jamais. »

Les Prussiens, refusant de cesser les réquisitions dans le Jutland pendant la suspension d'armes, le Dagblad demande que le Danemark reprenne le blocus des ports allemands, à titre de représailles.

Les magistrats de Flensbourg ont été destitués. L'avocat Brener, qui avait été exilé par les Danois, a été nommé bourgmestre par les autorités prussiennes.

Le commerce danois est complètement ruiné par les exactions du commandant en chef prussien. Des correspondances adressées du Jutland à une maison de Londres, portent qu'il n'est pas nécessaire de songer à embarquer du grain, attendu que le maréchal Wrangel est décidé à ne pas le laisser partir avant que l'on ait fait droit à ses prétentions exorbitantes. Des maisons de commerce anglaises, intéressées dans le négoce avec le Danemark, subissent des pertes énormes. Une correspon-

dance de Randers, en date du 14 mai, se plaint amèrement de ces exactions et des réponses brutales des autorités militaires prussiennes. Dans cette seule localité, la valeur des confiscations s'élève déjà à plus de 200,000 thalers. Le pays est ruiné. Défense expresse est faite aux propriétaires fonciers et aux fermiers d'y porter leurs grains.

Une feuille étrangère attribue ces paroles au Roi de Prusse :

« Je ne veux pas d'annexion, qu'on le sache bien. La Prusse n'a pas besoin de s'agrandir; Je veux les Duchés libres et l'Allemagne satisfaite. »

Tandis que les diplomates babillent à Londres, les têtes se montent à Copenhague. Voici ce que nous lisons dans une correspondance de cette capitale :

« Le conseil des ministres se réunit tous les jours sous la présidence du roi. On ne s'occupe naturellement que de la grande question pendante et des armements qui s'y rattachent. On aurait examiné dans la dernière séance si le Danemark pouvait accepter une autre base que celle des traités de 1852, et on aurait répondu par la négative en envoyant à M. Moarad des instructions en conséquence.

« Par suite de l'arrangement conclu à Londres le 9, la flotte danoise est rentrée ici aujourd'hui. On lui a fait une réception solennelle. Les canons de la forteresse ont salué son arrivée. A midi et demi, le roi, avec une escorte brillante, s'est rendu à bord du vaisseau amiral pour donner la bienvenue aux marins et pour leur exprimer sa satisfaction des services rendus au pays. »

Ces informations ne montrent pas qu'on soit à Copenhague aussi résigné qu'on voudrait le faire croire. Le roi Christian n'a qu'une conduite à tenir : résister à toute diminution territoriale ou politique de son royaume. S'il accorde la partie, c'est comme s'il donnait le tout. Les Danois, peuple fier, abandonneraient un prince qui accepterait la honte; ils glorifieront un roi qui acceptera le péril.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 22 MAI 1864.

N° 40.

BLEND A

CHAPITRE XXXIX.

(Suite.)

— Et tu peux encore craindre que toutes les peines n'aient été superflues ? répondit-elle d'une voix toute tremblante. Mon cher Jean — je ne dirai jamais Johan — peux-tu bien croire sérieusement une seule seconde que, quelque vaine, romanesque et folle que je sois d'ailleurs, j'irais sacrifier même mon amour à l'éclat d'un haut rang. Non, un titre qui ne flatte que mon orgueil, et non pas mon cœur, cesse d'avoir sur moi un pouvoir magique.

— Ah ! Blend a, Blend a, ne l'abuse pas toi-même ! Peut-être as-tu besoin de réfléchir avant de te prononcer.

— Méchant ! si tu voulais me laisser la pleine liberté du choix, pourquoi donc me

l'as-tu ravie, cette liberté ? Puis-je choisir, moi ?

Et ses beaux yeux, dont tout usage d'inquiétude et de mécontentement s'était dissipé, cherchèrent ceux de son cousin avec une expression tendre et interrogative.

« Quoi, mon amie ! et le baron, le digne baron ?

— Qu'il cherche une autre baronne ; je...

— Tu... ?

— Je me contente de mon cousin, le marchand de nouveautés. »

CHAPITRE XL.

M^{me} Emérence avait été incapable de vaincre le plus naturel de tous les sentiments; nous voulons dire la curiosité, ce malheureux héritage de notre première aïeule, et elle s'était glissée jusqu'à la porte de la bibliothèque.

Aussi le moyen pour elle de supporter la vie, si elle n'entendait pas le plus vite possible les importantes paroles qui allaient décider du sort de Blend a, et couseusement du sien propre ?

Decrire ce qu'éprouva la bonne dame lorsqu'elle entendit prononcer le nom de son neveu Johan Blucher, comme étant le seul et véritable nom du héros, n'est pas, à beaucoup près, aussi difficile qu'on pourrait se l'imaginer, car cette description est tout entière dans ces mots, d'une grande profondeur de sens, qui s'échappèrent de ses lèvres :

« La pauvre enfant ! si elle se laisse prendre à cet artifice et qu'elle dégage sa parole — ce qu'elle ferait naturellement si une assertion si ridicule pouvait être vraie — elle perd, aux yeux de ce comte romanesque, le principal de ses attraits, c'est-

à-dire celui de l'aimer sous toutes les formes; Dieu veuille qu'elle ne donne pas dans le piège ! Avec son peu d'expérience du monde et sa vive émotion, il serait bien possible qu'elle ne l'aperçût pas. »

Mais les preuves se succédaient tout prosaïquement dans la bibliothèque, et toutes si claires, si évidentes, que la jeune grand-mère elle-même, si elle avait entendu ce qui s'y disait, n'eût pu découvrir, malgré sa sagesse bien connue, que la pure vérité.

M^{me} Emérence rougissait et pâlisait tour à tour; tantôt elle tremblait de froid, tantôt elle brûlait d'une chaleur fiévreuse intolérable, et chaque moment renouvelait en elle la conviction que l'on avait joué à elle et à sa fille, deux dames honorables et appartenant à la noblesse, le tour le plus méchant et le plus injurieux auquel une femme eût jamais été exposée depuis le jour néfaste où le serpent jura à Eve son tour infernal.

« Ah ! murmurait-elle en gesticulant avec violence, tantôt l'oreille et tantôt l'œil au trou de la serrure; ah ! indigne fils de la plus digne des mères; ah ! jeune homme qui a perdu les dernières étincelles de ton honneur, jeune homme que la passion a perverti, et qui est devenu un criminel par ton amour, il n'y a pas ici de pardon, pas le moindre pardon possible ! Le Ciel soit loué de ce qu'il nous reste encore le baron, ce véritable type de l'honneur et de la dignité ! Pardonne-moi, Reine-Sophie, ma chère sœur, je ne puis pas ! Il faut que ma fille devienne une baronne, qu'elle règne sur le grand fidèle, commis et qu'elle reçoive dans un salon, ou deux comme celui-ci seraient à l'aise.

Pendant la dernière partie de cette déclaration, l'agitation de madame Emé-

rence avait tellement pris le dessus qu'elle avait été hors d'état d'écouter comme il faut.

Mais elle s'efforça de ne plus perdre une syllabe, appiqua l'oreille contre la porte et recueillit le dernier coup décisif, le coup qui lui annonça, par les lèvres de sa propre fille, que le baron n'avait qu'à chercher une autre baronne, parce que Blend a se contentait de son marchand de nouveautés.

Dans cette terrible minute, notre dame éclata donc d'abord en violents sanglots, et puis elle fut prise de vertige pour la première fois de sa vie et tomba sur le parquet.

Oh ! que de calculs renversés !

Aujourd'hui même, il n'y avait encore qu'un instant, M^{me} Emérence ne rêvait pas d'autre vertige que celui auquel elle serait exposée quand elle verrait sa fille danser avec le prince royal.

Il s'était écoulé un temps assez long. L'obscurité commençait à se répandre. Un air frais, pénétrant par les fenêtres ouvertes du salon, rappela les couleurs de la vie sur les joues pâles de madame Emérence.

Elle se leva comme si elle sortait d'un songe pénible et porta les yeux autour d'elle; mais aussitôt elle les referma dans l'espoir qu'elle rêvait encore et qu'enfin elle se réveillerait dans son lit.

Cette agréable illusion ne dura guère : ses yeux s'ouvrirent de nouveau, et, ô malheur ! il ne devint que trop évident qu'il n'y avait pas à se bercer plus longtemps d'un songe.

La pauvre dame oppressée, que la réalité accablait de toutes parts, se releva

enfin entièrement en poussant de profonds soupirs.

« Ou en sont maintenant les choses ? » se demanda-t-elle.

Avec une résignation héroïque, elle regarda de nouveau dans la bibliothèque, où régnait le silence.

Et lorsqu'elle vit l'heureux jeune homme — dont le visage était beaucoup plus beau encore sous l'impression du sentiment ardent et sacré qui l'animait — aux pieds de Blend a, sur qui il levait des regards remplis de mille espérances; lorsqu'elle vit Blend a elle-même, belle comme une apparition céleste, baisser les yeux vers lui, alors elle pensa de nouveau et plus sérieusement à Reine-Sophie, et elle se rappela avec quelle bienveillance et quel amour celle-ci avait accueilli ses pauvres parentes, leur avait fait du bien et, à ses derniers moments encore, avait désiré de tout son cœur et de toute son âme que son fils épousât celle qu'elle aimait déjà comme sa fille.

Une fois que madame Emérence en fut arrivée là, le combat devint facile, car il y avait dans l'âme de cette honorable femme autant de honte pure que de faiblesse excessive.

Elle soupirait, à la vérité, en pensant au baron et en rejetant la dernière pensée du majorat et des armoiries — une belle perspective pourtant ! mais bien plus belle encore était cette idée : Reine-Sophie abaisse ses regards sur la terre et remercie sa sœur, sa chère Emérence, de lui avoir mille fois rendu, par ce grand sacrifice, ce qu'elle a reçu d'elle.

« Que la volonté de Dieu soit faite ! » murmura-t-elle en refoulant, avec contrainte ses dernières larmes.

Cependant, sur le point d'ouvrir la por-